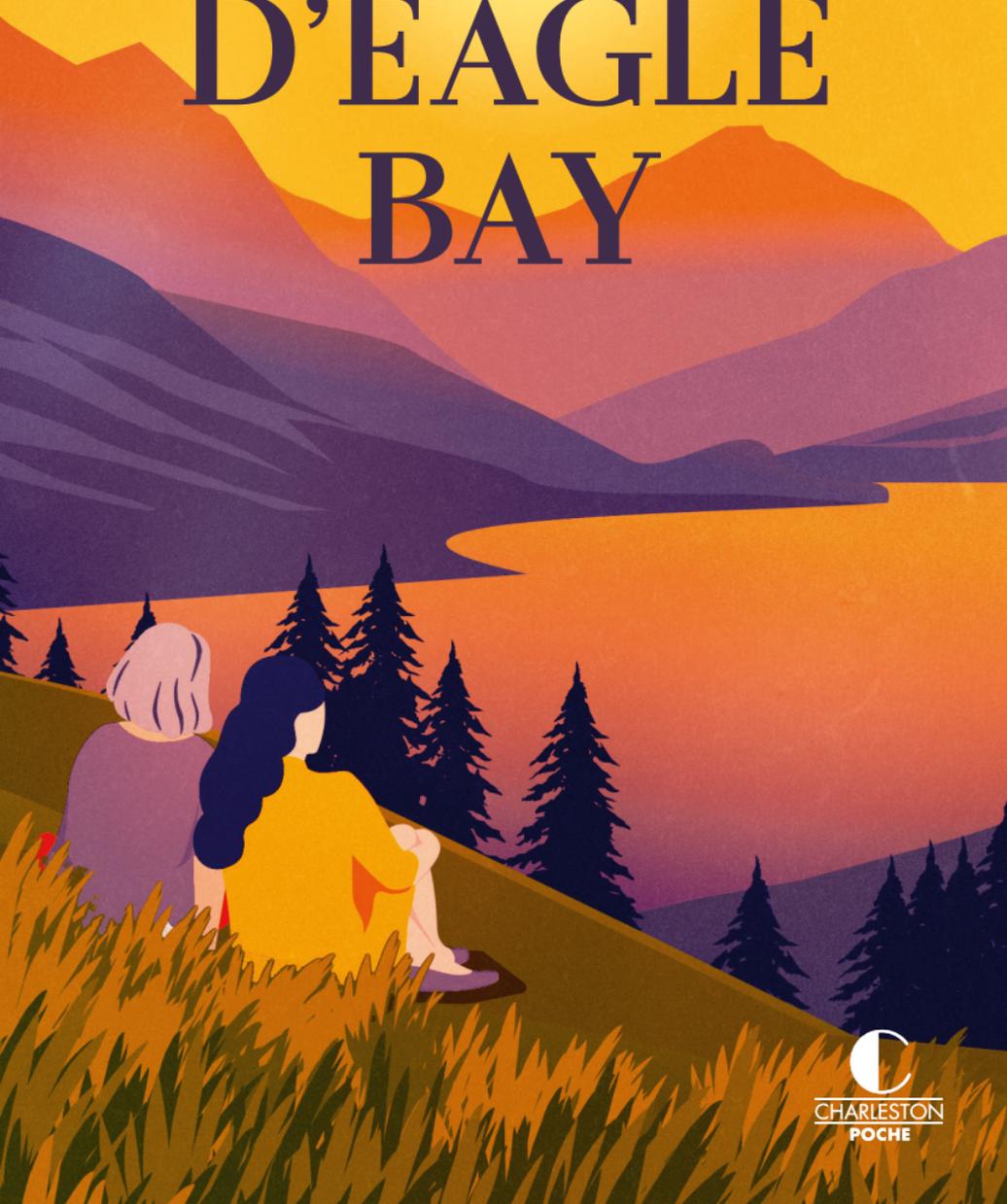


SOPHIE JOMAIN

SOUS LE CIEL D'EAGLE BAY



CHARLESTON
POCHE

SOPHIE JOMAIN

SOUS LE CIEL D'EAGLE BAY

À travers le hublot de l'hydravion, Abigail Lompré admire son Alaska natale. Cela fait dix-sept ans qu'elle n'a pas posé les yeux sur ces étendues verdoyantes balayées par le vent, ces lacs argentés, ces sommets enneigés... Isolée du monde, l'île du Prince-de-Galles est enchanteresse, brute et sauvage.

Mais elle peut aussi être hostile et impitoyable. Si Abby revient aujourd'hui, c'est pour sa mère, Emma. Désormais veuve, elle ne peut plus y vivre seule.

Après toutes ces années d'absence, les deux femmes vont devoir réapprendre à vivre ensemble. Mère et fille sauront-elles se pardonner le temps perdu ?

« Touchant et bouleversant. »
20 Minutes

Figure incontournable de la scène littéraire francophone, **Sophie Jomain** a écrit plus de vingt-cinq romans allant de la littérature fantastique à la comédie en passant par le roman contemporain.

Texte intégral

ISBN : 978-2-38529-077-1



9 782385 290771

8,90 euros
Prix TTC France

Rayon : Littérature
française



C
CHARLESTON
POCHE

www.editionscharleston.fr

SOUS LE CIEL D'EAGLE BAY

De la même autrice aux éditions Charleston :

D'un commun accord, poche, 2023

Cherche jeune femme avisée, poche, 2023

Les perce-neige s'éveillent sous les flocons, poche, 2023

Les tortues ne fêtent pas Noël sous la neige, poche, 2022

M'asseoir cinq minutes avec toi, poche, 2022

Les étoiles brillent plus fort en hiver,

Prix Babelio du roman d'amour, poche, 2021

Ce roman a été publié précédemment sous le titre *Le Dernier Sommeil de l'ourse*, en 2023 aux éditions Charleston.

Pour la présente édition :

© Sophie Jomain

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2024

76, boulevard Pasteur

75015 Paris – France

www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-38529-077-1

Maquette : Patrick Leleux PAO

Correction : Maxime Gillio

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook (Éditions.Charleston), sur Twitter (@LillyCharleston) et sur Instagram (@editionscharleston) !

Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable !

Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Sophie Jomain

SOUS LE CIEL
D'EAGLE BAY

Roman


CHARLESTON
POCHE

L'étendue verdoyante de la forêt primitive de Tongass s'étirait à perte de vue et semblait prendre autant de place que les eaux métalliques de l'océan Pacifique Nord. La côte de l'île du Prince-de-Galles était jonchée d'épaves de navires, les terres jalonnées de moyennes montagnes, couvertes de pins bicentenaires, et percées de lacs dont la température n'atteignait guère les quinze degrés pendant les périodes les plus chaudes. Inaccessible territoire à peine effleuré par l'homme et balayé par le vent... Brut, sauvage et enchanteur, l'Alaska était le plus vaste, le plus hostile et le plus indompté des États américains. Dix-sept ans qu'Abby n'y avait pas mis les pieds.

À travers le hublot de l'hydravion, elle baissa les yeux sur la lande de Wooden Wheel Cove et sur la bourgade d'Eagle Bay. C'était la mi-mai, le ciel était dégagé, et le village, implanté sur l'extrémité nord de l'île, parfaitement visible. Une poignée d'habitations comme sorties de nulle part, des roches, des

arbres, une eau argentée et deux cent soixante-huit jours de pluie par an, une pure folie.

Quelques années plus tôt, une grande chaîne du câble avait réalisé un reportage sur Eagle Bay, Abby y avait reconnu chaque membre de la communauté. Même son père avait eu droit à sa minute de gloire. Un hymne à la nature, au courage et à la persévérance, c'est ce que d'aucuns disaient, mais Abby avait toujours pensé qu'il fallait être fou à lier pour venir s'isoler sur cette île. Il y avait une centaine d'habitants lorsqu'elle en était partie en 1998, cinquante-cinq quand le documentaire fut tourné en 2013, et moins de quarante résidents permanents désormais.

On racontait que vivre à Eagle Bay était une liberté qui se méritait, mais Abby, au contraire, avait toujours eu l'impression d'en être prisonnière. Elle se souvenait de ces longues heures passées à attendre que la pluie s'arrête, à lire et relire les mêmes romans, à écrire dans son journal intime des histoires d'adolescente qu'elle ne vivrait jamais. La télévision ne fonctionnait pas tous les jours, Internet n'était encore qu'un rêve et les visiteurs étaient si rares que, lorsqu'un touriste débarquait, elle lui posait mille questions et voulait tout savoir de la vie sur le continent.

Abby n'avait jamais compris pourquoi, bien avant sa naissance, ses parents s'étaient un jour décidés à s'installer ici et à quitter la modernité qu'ils avaient toujours connue, ils ne le lui avaient jamais dit. Ils n'avaient pas trente ans lorsqu'ils étaient arrivés à Wooden Wheel Cove. Pourquoi ici ? Vivre à Eagle Bay, c'était renoncer à tout ce qui faisait la douceur d'une vie normale. Le premier hôpital digne

de ce nom était à quarante miles à vol d'oiseau. Le théâtre, le cinéma, le shopping, boire un café en terrasse, faire un bowling entre amis, manger des fruits et des légumes frais en hiver ou simplement aller voir un dentiste quand on en avait besoin, Abby n'avait rien connu de cette vie avant l'adolescence, lorsqu'elle avait pris la poudre d'escampette pour rejoindre sa grand-mère à Paris. Sans Régine, Abby était certaine qu'elle aurait fané comme une plante dont personne ne s'occupe, parce que la tendresse que ses parents avaient vouée à cette île les aveuglait. Ils n'avaient pas vu combien elle la tuait à petit feu.

— Ça dépayse, pas vrai ? lui lança le pilote de l'hydravion en se tournant vers elle. Il paraît qu'on va avoir un bel été.

— Ça ne m'a pas manqué, ne put-elle s'empêcher de répondre.

— Ah ça ! C'est splendide, mais je ne viendrais me paumer ici pour rien au monde ! On amerrit bientôt, rattachez votre ceinture, ça secoue un peu.

Elle obéit, s'empara du magazine qu'elle avait acheté à l'aérodrome de Ketchikan, et lut pour la énième fois le titre racoleur consacré à sa mère.

« La célèbre romancière Emma Kart atteinte d'une maladie incurable. L'annonce booste ses ventes. Intox marketing ou réalité ? »

Peu importe d'où on venait, la presse *people* était toujours aussi nauséabonde... La seule vérité dans tout ça ? Emma Kart était bel et bien malade, mais depuis dix ans déjà. Les journalistes avaient un sacré

temps de retard. Leucémie myéloïde chronique, c'étaient les mots barbares pour qualifier ce dont elle souffrait. Personne n'aurait dû être au courant, mais quand on était aussi connue qu'Emma Kart, on avait beau vivre sur une île presque déserte, tout finissait par se savoir.

— Petit imprévu ! cria le pilote.

Le moteur fit un bruit sourd avant d'entamer un virage au-dessus du village. Abby fronça les sourcils.

— Un problème ?

— J'attends que le rafiot sorte de la trajectoire. Encore cinq minutes !

Sa remarque lui arracha un sourire. Les bateaux, comment aurait-elle pu les oublier ?

À Eagle Bay, les habitants avaient l'électricité, l'eau courante, le téléphone et Internet, mais leurs biens les plus précieux restaient leurs embarcations. Ils s'en servaient chaque jour, sauf pendant les mois d'hiver, où la neige et la pluie n'en finissaient pas de tomber, et où les épisodes arctiques étaient si fréquents qu'aucune livraison, aucune sortie par les airs ou par les eaux n'était possible des semaines durant. Plus de bateau, plus rien. C'était l'immobilisation la plus totale, une autosuffisance presque entière. Alors, ici, on chassait et on pêchait tout l'été pour remplir les congélateurs. On troquait, réparait, bâtissait de ses mains, il en allait de la survie de la communauté. Tout le monde le savait et chacun jouait son rôle de fourmi sans ciller.

Abby ne les enviait pas, elle n'avait jamais été une fourmi.

— On y va ! cria le pilote en s'apprêtant à manœuvrer.

L'appareil amerrit sans encombre dans un bruit assourdissant et glissa sur l'eau jusqu'à l'embarcadère réservé aux hydravions. Abby retint sa respiration. Elle avait beau espérer ne pas regretter d'être revenue, elle connaissait la triste réalité : sa mère ne lui ferait pas bon accueil.

— Dites, mademoiselle, l'arrêta le pilote alors qu'elle rassemblait ses affaires pour sortir de l'habitable, vous êtes Abigail Lompré, la fille d'Emma Kart, pas vrai ?

— Tout à fait.

— Je connais le vrai nom de famille de votre mère, alors je me disais bien en voyant votre fiche de vol... J'ai lu tous ses polars, continua-t-il en fouillant dans un sac à dos pour en ressortir un livre de poche corné. J'adore ce qu'elle écrit. Ça vous ennuerait de lui faire dédicacer celui-ci au nom de Matt ? C'est mon préféré. Je le récupérerai lors de votre trajet retour, ou à l'occasion d'une de mes livraisons, je passe tous les mardis en quinze.

The Mystery Writer. Il s'était vendu à des millions d'exemplaires, comme la plupart des romans d'Emma. Elle avait été traduite dans plus de trente langues, plusieurs de ses histoires avaient été adaptées au cinéma, en BD, en séries, en jeu vidéo, c'était l'une des romancières américaines les plus lues dans le monde... Mais être la fille d'Emma Kart n'avait offert à Abby que très peu d'avantages, si ce n'était rencontrer une majorité de gens qui voulaient être amis avec elle juste parce qu'elle était la progéniture de leur idole.

— C'est vrai ce qu'on raconte sur elle ? demanda le pilote en jetant un œil au magazine qu'Abby avait abandonné derrière elle.

Elle ne put s'empêcher d'être cinglante.

— Qu'elle est malade ou qu'elle s'invente une maladie pour se faire du fric ?

— Non, je... Désolé, mademoiselle, je ne voulais pas vous offenser, s'excusa le pilote. Profitez bien de votre séjour sur l'île.

Abby mit le livre dans son sac et hocha la tête, consciente d'être bien trop tendue. C'était l'effet que lui faisait cet endroit dès qu'elle y revenait.

Piquée par la bise du matin et l'air iodé si particulier de l'Alaska, elle se retrouva sur l'embarcadère avec une valise pour plusieurs semaines. Elle avait vu grand, alors qu'elle ne savait même pas si sa mère et elle survivraient à une seule journée en présence l'une de l'autre.

La première chose qu'elle vit en posant les pieds sur le ponton fut la grosse balise flottante rouge à une centaine de mètres, au beau milieu de l'eau. Quatre phoques absolument pas dérangés par le bruit de l'hydravion s'y reposaient et la regardaient avec dédain. Abby soupira. Ça y est, elle y était.

Eagle Bay.

— Hé, bienvenue chez toi, gamine !

Abby tourna la tête et aperçut Jerry Farmer. Il mesurait presque deux mètres. Le géant d'Eagle Bay l'attendait sur la plateforme avec un large sourire. Il avait cinquante ans la dernière fois qu'elle l'avait vu, et à part son épaisse barbe devenue blanche, il n'avait pas changé. Les mêmes yeux bleus, les cheveux toujours aussi hirsutes, et un ventre bedonnant comme dans son souvenir. Jerry et sa femme Mary étaient pêcheurs, et très amis avec les parents d'Abby lorsqu'elle avait quitté l'île. Elle aurait parié que rien n'avait changé depuis.

— Ah, c'est bon de te voir ! dit-il avec cet accent traînant qu'elle avait presque oublié.

Il la serra contre lui comme s'ils étaient restés en contact tout ce temps. Abby venait d'avoir quinze ans quand elle avait quitté l'île, ses parents et tout ce qu'elle avait connu jusqu'alors, et sans jamais se soucier des habitants d'Eagle Bay. Mais sur l'île, on était moins froid que le climat, et la communauté était une véritable famille. Jerry donnait un peu l'impression d'accueillir la fille prodigue, alors qu'Abby revenait en Alaska plus sûre d'elle et plus forte qu'elle ne l'avait jamais été.

Elle le repoussa gentiment, se cala une mèche de cheveux derrière l'oreille, lissa son pull en laine et sourit.

— Bonjour, Jerry, merci d'être venu me chercher.

— Bon sang, Abby, mais qu'est-ce que c'est que cet accent ? C'est la France qui t'a fait ça ?

Elle sourit, et trouva la seule explication possible à la question de Jerry.

— Je suis à moitié française...

En vérité, Abby ne parlait plus trop l'anglais depuis des années et son vocabulaire s'était réduit comme peau de chagrin. Sa psy disait qu'on oubliait plus vite ce qui nous paraissait peu important, et Abby le reconnaissait sans trop de mal : jusqu'à l'adolescence, sa vie ne semblait avoir d'intérêt pour personne et peut-être encore moins pour elle. Paris avait sans doute un peu trop développé sa moitié française, mais elle l'avait surtout épanouie. Accomplie.

— Et pourquoi t'es habillée comme en hiver ? On est presque en été, il fait chaud !

Certes, le ciel de mai était d'un bleu clair et sans nuages, mais avec onze degrés à 9 heures du matin,

elle pensait évidemment qu'il n'y avait rien de plus relatif que l'affirmation de Jerry.

Il s'empara de sa valise et l'invita à le suivre.

Eagle Bay s'était construit à flanc de colline, le long d'une crique qui la préservait des caprices impitoyables de la mer et de la houle. Dans cette zone précise, il n'y avait pas de voitures, aucune route n'aurait permis aux habitants de circuler. Pour aller et venir dans le village, la communauté avait installé une large passerelle sur pilotis, le long de la baie. Une jolie balade au bord de l'eau qui, par endroits, passait sous les arbres à l'orée de la forêt, et frôlait les rochers. La première route forestière se trouvait à 2,5 km au sud-ouest d'Eagle Bay, à Labouchere Bay, et il fallait s'y rendre en bateau. De là, on suivait un passage caillouteux à travers les pins, au bout duquel attendaient les 4 × 4 et les pick-up souvent dans un état de délabrement avancé. Quant à la route, elle était régulièrement fermée en hiver. Des semaines entières parfois. Eagle Bay n'était pas l'endroit le plus isolé du monde, mais il y ressemblait.

Abby et Jerry empruntèrent le cheminement de bois, alors que le port semblait désert. Ils n'entendaient que le craquement de leurs pas et le souffle du vent à travers les arbres.

— Il n'y a personne ? demanda Abby.

— Si tu t'attendais à un comité d'accueil, tu dois être déçue. Il est tôt, tout le monde est encore à la pêche à cette heure, mais l'épicerie est ouverte si tu veux aller saluer les Walker. Ils ne font plus bar depuis longtemps, mais ils pourront nous servir un café. Ils vont être contents de te voir.

Abby leva les yeux vers l'habitation surélevée au toit rouge qui se trouvait au bout du quai. Eagle Bay

Trading Post, *aka* Jim's Place, était le cœur névralgique d'Eagle Bay, le seul endroit pendant longtemps où les rares touristes pouvaient dormir, et là où toutes les décisions de la communauté étaient prises. Jim et Janice Walker en étaient propriétaires depuis une éternité. C'était même le seul commerce, bureau de poste et relais pour le ravitaillement en fioul et gasoil à des kilomètres à la ronde. Sans cet endroit, Eagle Bay n'aurait pas pu exister. Quand Abby était plus jeune, elle y prenait souvent des petits déjeuners avec son père avant d'embarquer dans un hydravion pour Juneau et sa semaine de pensionnat en *middle school*. C'était l'unique endroit du village où on pouvait manger des gaufres et regarder la télé sans interruption, la plus grosse antenne-relais du coin était juste derrière l'établissement. Ici, tout le monde venait au moins deux fois par semaine pour faire quelques courses, papoter, assister à la livraison hebdomadaire et se rassurer sur le fait qu'Eagle Bay n'était pas totalement coupé du monde. De toute évidence, ça n'avait pas changé.

— Ils sont encore là ? s'étonna-t-elle.

— Et où veux-tu qu'ils aillent ? C'est le paradis, ici ! En plus, c'est chez eux qu'on trouve les meilleurs clous et qu'on boit les meilleures bières ! Un café ? réitéra Jerry.

Abby secoua la tête.

— Un peu plus tard. Le voyage a été long, je préfère ne pas tarder.

— Ah, je comprends. Et puis ta mère t'attend avec impatience !

Le sourire d'Abby était crispé, elle n'aurait pas parié là-dessus.

Depuis longtemps, avec Emma, elles avaient une relation compliquée, c'était même en grande partie la raison pour laquelle Abby était partie vivre en France. Entre elles, tout s'était envenimé après le drame qui avait privé Emma de ses jambes, Abby allait avoir quinze ans.

C'était la veille des vacances de Noël et la météo avait permis à Abby de rentrer de Juneau pour deux semaines. À cette époque, ses parents habitaient encore dans la anse, au cœur d'Eagle Bay. C'était Jerry qui l'avait accueillie sur l'embarcadère, Emma venait d'avoir un grave accident. Elle avait glissé dans un ravin en partant se promener avec leur chien Bobby. Il marchait toujours à côté d'elle, il était mort sur le coup.

Les premières neiges étaient les plus dangereuses, et les températures étaient trop douces pour la saison, Emma avait manqué de prudence, le sol s'était dérobé sous ses pieds. À partir de ce jour, elle devrait passer le reste de sa vie en fauteuil roulant.

Tout ce qui arriva ensuite allait pousser Abby à quitter l'île.

Tout le monde dans la communauté savait que la naissance d'Abby avait rendu Emma plus nerveuse et irritable, mais cet accident l'avait davantage transformée, elle était devenue quelqu'un d'autre, une femme agressive et qui ne supportait plus personne, Abby particulièrement. Tout était prétexte aux cris et aux larmes, elle en voulait à la Terre entière. Abby ne comptait pas le nombre de plateaux-repas qu'Emma avait jetés contre les murs quand elle les lui apportait.

Pierre, le père d'Abby, avait alors décidé d'emménager dans une maison de plain-pied, un peu au

nord de Labouchere Bay, au milieu des bois, pour faciliter la vie d'Emma, et aussi parce que de là, la route était accessible. Énergies solaire et éolienne, générateur, source d'eau pure sous la maison, ç'aurait dû améliorer les choses, mais ce fut pire. Abby ne pouvait rien demander à sa mère sans déclencher des hurlements, des crises de colère parce qu'elle faisait trop de bruit ou essayait tout simplement de continuer à vivre.

Le jour de ses quinze ans, Emma avait oublié de lui souhaiter son anniversaire ; elle l'ignorait à table les rares fois où elle les rejoignait pour manger, son père et elle ; Emma lui tournait le dos quand elle essayait de lui parler, elle faisait semblant de ne pas la voir. C'était comme si Abby n'avait plus sa place dans leur famille, et qu'elle était responsable de ce qui était arrivé à Emma. Abby s'était d'ailleurs longtemps demandé si c'était parce qu'elle marchait encore et pas sa mère, qu'Emma lui en voulait autant.

Pendant toute cette période, Pierre avait été un réel soutien pour Abby, mais son impuissance devant la colère et l'amertume de sa femme le rendait aussi malheureux que sa fille. Juste avant les vacances d'été, il avait offert à Abby un billet pour la France. Elle allait passer un mois et demi à Paris, chez Régine, et ce séjour avait signé son départ définitif d'Eagle Bay. Abby refit le voyage sur l'île trois années de suite pendant l'été, mais elle ne revint jamais vivre en Alaska. Elle ne revint pas tout court, jusqu'à ce jour.

Abby devint avocate, indépendante, et ne manqua jamais à sa mère. Alors que Jerry ait pu imaginer qu'Emma était pressée de la voir était bien sûr tout sauf vrai.

Sans croiser personne, Abby et Jerry marchèrent à flanc de colline, sous les arbres, jusqu'à la passerelle où était amarré le bateau à moteur de Jerry. Ils y grimperent et passèrent les quelques minutes de trajet avec le vent et les embruns en plein visage. Arrivés à Labouchere Bay, ils parcoururent à pied la distance qui les séparait des voitures, puis Jerry déposa la valise d'Abby sur le plateau rouillé du pick-up et démarra dans un bruit sourd, presque incongru dans un lieu pareil.

Abby savait que la route était plutôt bonne jusqu'au chemin qui menait aux bois, mais elle était bordée de gigantesques pins, si bien que même en plein jour, on avait toujours l'impression d'être aux confins de la nuit, et il n'était pas rare d'y croiser des animaux sauvages. Son père détestait qu'elle s'y promène seule, alors elle n'avait jamais connu les balades à vélo ou les randonnées en solitaire. Ici, un ours pouvait vous surprendre à n'importe quel moment et vous faire savoir que vous étiez chez lui.

— Alors, pas trop dépaysée ? demanda Jerry.

Si. Trop.

Eagle Bay devait être l'un des rares endroits du globe où la nature semblait vous faire comprendre que l'humain n'avait rien à y faire. C'était d'ailleurs un acquis pour tout le monde : sur l'île, il y avait bien plus de quadrupèdes que de bipèdes, et y revenir raviva chez Abby des tas de souvenirs sensoriels oubliés. Les odeurs puissantes de mousse et de terre mouillée, la sensation d'immensité, le picotement de l'air humide sur sa peau, tout ce vert qui éclatait partout... Abby en étouffait presque.

— Ça va... mentit-elle.

Jerry embraya et lui parla de la communauté, de ce qu'elle était devenue, de ce que le reportage télévisé avait changé. Les gens vieillissaient, le village se désertifiait, l'école avait fermé en 2016, l'épicerie n'avait plus assez de clients pour servir des repas en salle, le climat avait beaucoup évolué, et même si les hivers étaient toujours aussi rigoureux, beaucoup de touristes achetaient des maisons secondaires pour y venir à la moindre occasion. Pour Jerry, la vie à Eagle Bay n'était plus la même.

Abby l'écouta poliment, et essaya de se remémorer les bons moments, les quelques amis qu'elle avait, les sorties en pleine nature et les feux de camp, les soirées de Noël tous ensemble au coin du feu. Ça lui arracha à peine un élan de nostalgie, elle ne pensait qu'aux centaines de mètres qui défilaient et la rapprochaient chaque seconde un peu plus de sa mère. Elle avait la gorge nouée, et lorsque la longue bleue tout en bois apparut enfin au bout du chemin caillouteux, au milieu d'une clairière entretenue depuis vingt ans, elle retint son souffle.

— Et voilà, ma grande ! Tu es arrivée à bon port.

Lorsqu'elle descendit du pick-up, ses jambes tremblaient un peu.

Tout était comme dans son souvenir. Les volets bleus qu'ils avaient peints avec son père, le toit en planches huilées de paraffine, la terrasse en pin et sa rambarde qui contournait la maison, la rampe d'entrée pour le fauteuil roulant d'Emma, le garage, le composteur en bois. Dix-sept ans, et rien n'avait changé.

— Je t'accompagne ?

— Non merci, Jerry, ça va aller.

Il se frotta la barbe et sourit.

— OK ! Je suis attendu au dock, alors je repars tout de suite. Passe le bonjour à ta mère. On n'ose pas trop la déranger, avec Mary, elle n'a envie de voir personne. Tu sais comment elle est...

Abby hocha la tête. Oui, elle savait.

— Je n'y manquerai pas. Et mes amitiés à Mary. Merci pour tout.

— À ton service, c'est chouette que tu reviennes au pays.

S'il savait à quel point elle aurait aimé être partout ailleurs sauf ici, et combien elle avait envie de pleurer de ne pas y retrouver la seule personne qu'elle aurait voulu voir.

— Hé, gamine... la retint-il alors qu'elle s'apprêtait à tourner les talons. Désolé pour ton papa. On l'aimait tous, ici.

Abby acquiesça et s'efforça de sourire, l'estomac plus lourd qu'une chape de plomb. Elle aussi, elle l'avait aimé. De tout son cœur.

Elle avait envie de pleurer, son père allait tellement lui manquer. Mais elle ne trouverait aucune consolation ici, ce n'était pas ce pour quoi elle avait traversé l'Atlantique. Elle était revenue, non pas pour honorer la mémoire de son père, mais parce qu'il n'aurait jamais voulu qu'Emma reste seule. D'où il se trouvait, Abby voulait qu'il sache qu'elle était là pour prendre soin de celle qu'il avait le plus aimée.

Elle prit une profonde inspiration avant de frapper à la porte de son ancienne maison. Celle où elle avait vécu, il y avait de ça une éternité. Celle où rien ne serait plus jamais pareil.

La femme qui se tenait devant Abby était presque une inconnue. Elle avait passé la moitié de sa vie sans la voir et à si peu lui parler qu'elle ne savait plus rien d'elle. Pourtant, à la vue de sa mère très amaigrie, de son regard intensément bleu, de ses cheveux gris remontés en chignon et de son corps tassé dans ce fauteuil roulant, son cœur se serra. Pendant très longtemps, Emma n'avait pas fait son âge ; désormais, elle en avait presque soixante-douze et on aurait pu lui en donner dix de plus. Ce visage fermé, qui avait fait fuir Abby des années plus tôt, la toucha, car il était empreint d'une tristesse profonde et pure.

Pierre devait terriblement lui manquer. Ils avaient été mariés pendant quarante-huit ans et s'étaient rencontrés alors qu'ils en avaient à peine vingt-deux. Malgré leurs divergences, ils étaient liés comme les doigts d'une main, incapables de vivre l'un sans l'autre, mais à présent, Emma y était contrainte.

— Tu vas rester longtemps sur le pas de porte à me regarder comme ça ? cingla Emma de sa voix

autoritaire. Entre, je ne m'échine pas à aller chercher des bûches dehors et à garder la cheminée allumée pour que la chaleur s'échappe. Il fait froid le matin.

Abby ne s'attendait pas à un accueil différent, sa mère était telle qu'elle avait toujours été : froide, directe et hostile, comme cet endroit. Abby soupira et referma derrière elle.

— Bonjour, maman...

— Bonjour, Abigail.

Emma avait toujours été la seule à l'appeler comme ça. Pour tout le monde, Abigail était Abby, mais Emma avait toujours trouvé que c'était un peu trop familier, ce qui faisait rire Pierre. Il pensait qu'il n'y avait justement rien de plus approprié pour une mère que de prendre ce genre de liberté. Mais Emma avait-elle seulement déjà éprouvé la moindre fibre maternelle ? Abby n'en avait jamais été certaine. Emma aurait préféré qu'elle ne l'appelle pas maman, mais par son prénom. Pierre s'y était fermement opposé, pour lui, c'était inconcevable. Emma était une femme indépendante et solitaire. Depuis toujours, elle n'aimait pas les gens. Et de son point de vue, Abby faisait partie des gens.

Elle abandonna sa valise sur le sol et s'approcha pour lui déposer un simple baiser sur la joue. Sa peau était douce et un peu duveteuse. Emma ne réagit pas. Il allait falloir qu'Abby s'y fasse, la mort de son père ne suffirait pas à réduire la distance abyssale qui les séparait, Emma et elle. Elle s'y attendait.

— Tu as maigri, lui fit remarquer Emma. Pourtant, je pensais qu'on mangeait bien en France.

Abby ne prit pas la peine de répondre. Qu'Emma lui fasse ce genre de réflexion, alors qu'elles ne

s'étaient pas vues depuis dix-sept ans, n'avait rien d'étonnant. Elle ne savait pas quoi dire d'autre à sa fille, et Abby non plus. Quant à pleurer ensemble la mort de Pierre, ce n'était pas le genre d'Emma. Elle cachait tout, la moindre émotion qui aurait pu lui donner l'impression d'être faible. Abby explosait de l'intérieur en réalisant qu'elle ne verrait plus jamais son père dans cette maison, mais elle se contrôla elle aussi, Emma n'aurait pas non plus apprécié que sa fille se laisse aller.

— Je peux me faire un thé ? demanda Abby. Je n'ai pas bu une goutte d'eau depuis plusieurs heures et je suis morte de froid. Il va falloir que je me réhabitue au climat.

Emma haussa un sourcil.

— Parce que tu comptes rester longtemps ?

Elle soutint son regard sans ciller. Emma n'était pas contente qu'elle soit là ? Abby non plus.

— Je ne l'espère pas, répondit-elle du tac au tac.

— Alors tant mieux. Il y a du thé au jasmin dans la cuisine, merci de m'en apporter une tasse dans mon bureau.

Abby acquiesça et la regarda rouler jusqu'au bout du couloir, si peu concernée par sa présence.

Elle soupira et se dirigea vers la cuisine. Elle se pétrifia un instant devant le désordre chaotique qui y régnait. Il devait y avoir deux semaines de vaisselle dans l'évier, et aussi de vieilles épiluchures de légumes sur la table, des miettes, des taches de café partout sur le sol, des casseroles sales sur la cuisinière... De toute évidence, aucun rangement ni nettoyage n'avaient été faits depuis la mort de Pierre, et les fenêtres n'avaient pas non plus dû être ouvertes, l'air était irrespirable. Abby était

certaine qu'Emma avait dû refuser toute aide de la communauté.

Elle trouva deux mugs propres dans un placard, remplit celui de sa mère, et fouilla dans son sac pour récupérer le livre que le pilote lui avait donné. Quand elle pénétra dans le bureau d'Emma, elle préféra ignorer qu'ici aussi c'était un véritable capharnaüm.

— Le pilote de l'hydravion demande s'il est possible que tu lui signes son livre, il s'appelle Matt.

Emma hocha la tête tandis qu'Abby le posait à côté de l'ordinateur.

— Et voilà ton thé. Tu as besoin d'autre chose ?

— Tu peux faire revenir ton père ? rétorqua Emma d'une voix cinglante sans quitter son écran d'ordinateur des yeux.

— Maman...

— Dans ce cas, ne me pose pas la question. Tu peux refermer derrière toi. Si tu vas dans le centre, les clés du bateau sont dans la boîte à gants du pick-up.

Abby serra les dents et quitta la pièce.

Elle se servit un thé et, tasse à la main, entra dans le salon où les Lompré passaient toutes leurs soirées avant qu'Abby s'en aille. C'était une jolie pièce, aux murs de pierre et au sol plaqué de planches de pin, chauffée par une imposante cheminée et ouverte sur une véranda qui donnait sur l'arrière de la longère. Il y avait une table à manger, une grande bibliothèque, un canapé en velours et deux fauteuils. Rien d'extraordinaire. Malgré leur situation financière très privilégiée, Emma et Pierre avaient toujours vécu modestement. La majorité des revenus d'Emma étaient placés sur des comptes en

banque qu'ils touchaient à peine. Vivre ici les avait coupés de tout, y compris de l'envie frénétique de dépenser.

Abby se positionna devant la bibliothèque que son père avait lui-même fabriquée avec l'aide de Joe Porter, l'unique ébéniste d'Eagle Bay décédé depuis. Tout un rayonnage était rempli des nombreuses éditions des quarante-deux romans qu'Emma avait écrits. Pierre en faisait sa fierté, et les exposait ici pour que tout le monde les voie.

Abby en prit un au hasard et l'ouvrit à la première page.

Pour Pierre, avec tout mon amour.

Son père se faisait dédicacer chaque livre, et disait en riant qu'un jour ils vaudraient de l'or et que si Emma le quittait, il deviendrait riche.

Abby avait finalement passé plus de la moitié de sa vie sans voir ses parents ensemble, mais elle savait combien leur amour avait été inébranlable. Il suffisait que l'un exprime un besoin pour que l'autre accoure sans jamais se poser de questions. Dans les difficultés les plus insurmontables, les disputes dont l'issue aurait été inéluctable pour la plupart des gens, les assiettes qui avaient pu parfois finir contre les murs, ils s'étaient toujours accrochés sans jamais pouvoir se passer l'un de l'autre. Ils avaient pu se dire des choses épouvantables, se détester, et la minute d'après se demander pardon avec sincérité.

Emma et Pierre s'étaient aimés infiniment.

Abby sourit avec tristesse, reposa le livre et se rendit dans la véranda.

Devant la baie vitrée, le paysage était aussi calme que magnifique et laissait deviner les kilomètres de

bois qui parcouraient le nord de l'île. Quand on ouvrait la vitre, on entendait juste le bruissement des feuilles et celui des insectes. Pierre aimait particulièrement se reposer sous la verrière, été comme hiver. Il y avait aménagé un tout petit potager d'intérieur où poussaient des tomates cerises et plusieurs herbes aromatiques, quelques plantes et un citronnier qui n'avait jamais donné de fruits.

Rien n'avait bougé. Derrière la maison non plus. Abby y retrouva le même fil à linge qu'il y a vingt ans, la même cabane à outils, les mêmes arbres. Tout était parfaitement identique à un détail près : la tombe de son père était là, tout au fond du jardin, au pied d'un grand pin. Elle refoula un sanglot, elle n'était pas prête à affronter cette stèle. Abby ferma un instant les paupières, respira calmement et tourna le dos à la véranda.

Son regard se posa sur le journal déplié dans le hamac où s'installait son père, et sur la table haute. À côté d'une photo d'elle sur laquelle elle avait six ans, se trouvait encore une tasse de café avec sa cuillère à l'intérieur.

Abby avala la boule d'épingles qui se forma dans sa gorge. Elle aurait dû revenir plus tôt, le revoir une dernière fois, le serrer dans ses bras... Mais comment aurait-elle pu savoir ? Son père était décédé d'une crise cardiaque en allant couper du bois quinze jours plus tôt. Il avait pourtant de l'énergie à revendre, et détestait rester inoccupé. Il faisait cent choses à la fois, se démenait chaque année pour ne manquer de rien et préparer l'hiver. Parce que c'était essentiellement ce qu'on faisait ici, prévenir le froid. Son hyperactivité avait eu raison de lui. Il avait soixante-douze ans.

Chaque été, Pierre passait trois bonnes semaines à Paris, et, cette même année, il aurait dû y aller en août. Une part d'Abby savait que la destinée ne prévenait pas et qu'elle n'aurait pas pu deviner qu'elle ne le reverrait plus jamais, mais une autre partie d'elle l'accusait d'avoir été cette fille qui, parce qu'elle s'était un jour sentie abandonnée par sa mère, n'avait fait aucun effort pour traverser l'Atlantique et réduire la distance entre elle et le seul homme qui l'avait jamais vraiment aimée. Pas une fois en dix-sept ans. Pourquoi ? Parce qu'elle avait trop mal lorsqu'elle revenait ici pendant l'été, parce qu'elle se heurtait chaque fois à un mur de glace qui la broyait de l'intérieur. C'était la raison pour laquelle un jour Abby avait décidé que si sa mère voulait la voir, handicapée ou non, ce serait à elle de se déplacer. Ça n'était jamais arrivé, et Abby avait préféré s'enfermer dans ses certitudes et n'avait pas su profiter de la présence de son père comme elle crevait d'envie de le faire.

Il avait pourtant fait partie de chaque étape importante de sa vie. Il était venu à Paris quand elle avait eu son bac, et aussi lorsqu'elle avait prêté serment au barreau et qu'elle était devenue maître Abigail Lompré. Il lui avait fait envoyer un bouquet de roses immense, des chocolats et du champagne quand elle avait fêté son passage en tant qu'associée dans le cabinet qui l'employait depuis presque six ans, et il était resté avec elle plusieurs semaines lorsque Régine était décédée et qu'Abby s'était retrouvée aussi désespérée qu'elle l'était aujourd'hui. Il avait toujours été là, et Abby n'avait même pas pu assister à ses funérailles...

Pierre disait qu'il ne servait à rien d'avoir des regrets, qu'il fallait avancer, mais même s'ils ne se